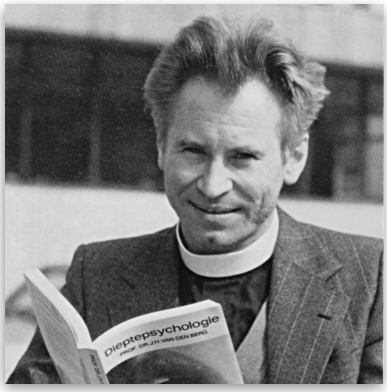
Les trans entrent en « résistrans »,
avec Tom Reucher

Tom Reucher, 2019

(générique d'introduction) Psychologue et activiste trans, Tom Reucher cofonde l'ASB, l'Association du Syndrome de Benjamin, en 1994 et la marche de l'Existrans en 1997. Dans les années 90, une nouvelle ère s'ouvre pour le mouvement trans avec la création d'associations et la mise en place d'un agenda de revendications. Avant, on se retrouvait au Centre du Christ libérateur, fondé en 1976 par le pasteur Joseph Doucé. Un jour, Tom s'est décidé à franchir la porte du Centre. Il nous raconte…

Quand j'ai pu dire ce qui m'amenait, j'ai reçu un accueil agréable. C'était vachement déculpabilisant. Je me sentais bien, c'était bienveillant. C'était vraiment une sorte d'éclat de rire, de bonne humeur quoi, voilà ! Le Centre du Christ libérateur était une association tenue par un pasteur psychologue homosexuel qui s'appelait Joseph Doucé. Il s'occupait des minorités sexuelles. Dedans, il y avait les LGBT mais pas seulement. Il s'occupait aussi d'aider des pédophiles. Il disait : « Si personne ne s'en occupe, qui le fera ? ». Ce n'était pas qu'il était d'accord ou pas d'accord, mais il essayait de prendre en charge ces personnes pour qu'elles ne passent pas à l'acte ou ne récidivent pas. Il a beaucoup travaillé pour les droits des trans, en plus des droits des gays et des lesbiennes.



Joseph Doucé

Quand il est arrivé à Paris, il a ouvert son Centre. C'était dans un cinéma pornographique à l'époque, parce que le cinéma fonctionnait l'après midi à partir de 14 heures. Il y faisait ses messes le matin. Il a été assassiné en juillet 1990, pendant la présidence de Mitterrand. Je crois qu'il a fait des pressions politiques pour obtenir des droits pour les personnes trans et LGBT. Je pense qu'il connaissait des petits secrets, un peu honteux à mon avis, sur des personnes haut placées. Ces gens ont eu peur. Je ne pense pas qu'ils seraient forcément passés à l'acte, mais ils ont eu peur que ça éclate et voilà. La veille de sa mort, il a reçu la visite des Renseignements Généraux. Il les a suivis de bonne grâce et on ne l'a plus jamais revu ensuite. C'est quelqu'un qui est allé jusqu'à la Communauté européenne pour négocier des choses qui ont été votées par l'Union. À chaque fois, l'État français se faisait taper sur les doigts par la Communauté européenne.

Sa mort a été une perte et en même temps, ça a permis au mouvement trans d'exister parce que je crois que tant qu'il aurait été là, on n'aurait sans doute pas créé nos associations. À cette époque là, l'homosexualité était encore considérée comme une pathologie et pénalisée en France. Le mot « transidentité » n'existait pas. On disait « transsexualisme », « transsexualité » ou même « travestissement ». C'est pour ça que c'était classé dans les minorités sexuelles, puisqu'on

pensait à l'époque que c'était une forme de sexualité. C'était mélangé dans la tête des gens et tout le monde interprétait ça comme une forme de sexualité alors que ça n'était pas différent de maintenant. J'ai longtemps été le seul trans garçon à l'association, parce qu'en fait il n'y avait que des filles. Beaucoup disaient : « Pourquoi vous voulez changer alors que vous êtes une fille ? C'est tellement mieux d'être une fille ! ». Ben non, ce n'est pas mieux d'être une fille, ça dépend ! Moi, de mon point de vue c'était moins bien, mais bon… Ce qui compte, c'est que chacun comprenne que les parcours, même s'ils ont des points communs, sont différents. Et même au départ, pour certains trans gays FTX *(personne assignée à la naissance au sexe féminin, qui se considère ni comme un homme, ni comme une femme)* ce n'était même pas entendable, c'est à dire « Mais ça sert à rien de changer ça si c'est pour aller avec des hommes, t'as qu'à y aller directement ! ». Il y a des gens qui ne comprenaient pas que l'identité, c'est une chose et la sexualité, c'est autre chose. *(musique)*

Harry Benjamin

Magnus Hirschfeld, 1927

Lili Elbe,1926

Et puis on a créé l'ASB. À l'époque, c'est à dire en 1994, on voulait sortir du mot transsexualité. Ce n'est pas une sexualité. Transsexualisme, c'était une dénomination médicale de l'époque et comme ce n'était pas une maladie en tant que telle, mais que c'était décrit dans les manuels de psychiatrie comme un ensemble de signes et de symptômes, on s'est dit qu'on allait appeler ça « syndrome de Benjamin », en hommage à Harry Benjamin, le premier à notre connaissance qui a commencé à donner des hormones à des personnes transidentitaires. C'était un médecin endocrinologue allemand qui a traité les personnes âgées avec de la testostérone et des œstrogènes. Puis, il a eu l'idée de donner ces hormones aux personnes transidentitaires, pour voir ce qui se passe. C'était aussi l'époque, avec Magnus Hirschfeld, des premières opérations en Allemagne avant les années 30, dont une greffe d'ovaires. Mais à l'époque, ils ne connaissaient pas les traitements anti-rejet pour les greffes et donc la personne est décédée. Cette personne était un peintre, Lili Elbe, je crois.

Avec les garçons et Maud-Yeuse Thomas on avait fait le voyage de Paris à Gand. Jamais je n'ai connu ça en France, pouvoir discuter avec un chirurgien. Quand je suis allé le voir, j'ai découvert avec lui une autre façon de faire, parce que je ne voulais pas avoir une greffe de peau. Je voulais qu'elle soit pleine, avec la peau sur toute l'épaisseur, pas juste la peau superficielle. Alors on a utilisé un ballon d'expansion pour gagner de la peau sur le ventre et récupérer cette peau qui a été ensuite greffée sur le bras. Parce que le seul trans que j'avais vu qui avait fait une phalloplastie à Bordeaux, il avait une peau tellement fine que l'été, il devait mettre des tas de crèmes. C'était compliqué, ça ne tenait pas, ça faisait feuille de papier à cigarette ! Je me suis dit : « Je ne veux pas ça pour moi ». On pouvait aller en Belgique, à l'époque, c'était la Belgique. Il fallait tout financer. *(musique)*

Drapeau de la fierté trans

Je suis psychologue et j'ai constaté qu'à peu près 10% des personnes transidentitaires étaient aussi autistes, syndrome d'Asperger ou ce genre de choses. Je ne sais pas s'il y a un lien ou pas, mais une chose est sûre c'est que ces deux catégories, transidentité et autisme, ont beaucoup de retard en France pour les mêmes raisons, à savoir l'influence de la psychanalyse. Dans les deux cas, pour la psychanalyse c'était la faute des parents : alors d'un côté, la mère « frigidaire », pour les personnes autistes et de l'autre côté pour les trans, la mère qui tenait son bébé trop collé à elle, comme si c'était ça ! Et puis c'était l'interprétation pour les MTF *(personne assignée pour l'état civil au genre masculin et qui transitionne vers un genre féminin)* mais pas pour l'autre genre. Ça ne marche pas, évidemment !

La mère « frigidaire », c'était que soit disant elle ne donnait pas assez d'affection à son enfant. C'est des théories idiotes. Et surtout, ça a fait prendre 40 ans de retard à la France dans la prise en charge des personnes alors qu'il s'agit d'une organisation neurologique atypique. En fait, on le voit au scanner : les cerveaux ne sont pas câblés pareil. Et donc les gens ont des perceptions sensorielles atypiques. Ils ont des difficultés relationnelles avec les autres parce qu'ils ne perçoivent pas la communication fine, ou des trucs comme ça… Avec de l'éducation, on améliore beaucoup les choses et plus les personnes vieillissent, plus elles sont à l'aise parce qu'elles acquièrent des compétences. Mais en aucune façon elles ne sont intellectuellement incompétentes. Beaucoup ont même des hauts potentiels intellectuels ! Donc, en fait on se rend compte que la prise en charge est inadaptée. Ce n'est pas parfait à l'heure actuelle, loin s'en faut… et bref, on a encore 40 ans de retard ! Et pour la transidentité, c'est pareil ! Il faut lire les discours de Lacan sur les questions trans, entre autres « L'entretien avec Michel H ». C'est un petit joyau, on peut dire ça comme ça. C'est typique : on dirait un interrogatoire de police, et pas du tout à un entretien clinique !

Tobie Nathan

Il y a aussi l'ethnopsychiatrie, c'est le courant de Tobie Nathan. Il a beaucoup travaillé sur l'Afrique et aussi sur les personnes asiatiques. En fait, c'était vraiment transculturel et très intéressant. Les approches n'étaient pas ethno-centrées. Il travaillait avec des interprètes, il connaissait les guérisseurs et tous les protocoles donc il était capable de permettre aux gens de se « ré-acculturer », de se réapproprier leur culture quand ils l'avaient trop oubliée. Il ne faut pas forcément tout perdre : garder ce qu'on a mais aussi prendre des choses de là où on arrive. On a utilisé ces mêmes techniques pour les personnes trans. Moi je servais de traducteur, si on peut dire ça, pour les personnes qui consultaient dans le Centre.

Alors pourquoi on a créé l'Existrans ? J'ai eu cette idée lorsque j'ai vu qu'au sein de l'Inter-LGBT on n'arrivait pas à faire entendre la voix trans et que dans les marches des fiertés, les slogans trans n'étaient jamais repris. Donc, du coup, on s'est dit : « Il faut qu'on ait notre marche à nous ». Il y avait un mouvement étudiant qui s'appelait « Existence, Résistance ». Je me suis dit : « Tiens,

Existrans ou Résistrans, ça serait bien ! » J'en ai parlé à l'association, j'ai dit : « Qu'est ce que vous en pensez ? On pourrait appeler ça l'un ou l'autre, qu'est ce que vous préférez ? ». Et puis on a voté pour Existrans. Voilà comment c'est né. J'ai ensuite déménagé en Bretagne, pour rejoindre la personne avec qui je vis. Elle est artiste compositrice et elle s'appelle Alana Camus Holland. *(générique de fin)*

Affiche 2008

Affiche 2016

Marche de l'Existrans, Paris 2017

Enregistrement : Thomas Santer - 18 juin 2019, au Centre LGBT Paris Île-de-France. Animation et programmation : Sam Bourcier, Hervé Latapie, Renaud Chantraine. Réalisation : Nathalie Harran. Production : Collectif Archives LGBTQI, en partenariat avec le Centre LGBT Paris Île-de-France. Avec le soutien de la Dilcrah, délégation interministérielle à la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la haine anti-LGBT. © 2020